

de fer, de plomb, d'antimoine, sont communes et peu profondes dans ces montagnes ; et cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avait été découverte trois ou quatre ans auparavant ; mais la cour revint sur ses pas peu de temps après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cent quatre-vingt-treize blancs, dix-sept mille huit cent quarante-quatre noirs ou mulâtres libres et esclaves, trente-huit mille neuf cent trente-sept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population : leur valeur n'était guère que de six à sept cent mille francs ; mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

xviii.  
Etat du gou-  
vernement  
de  
Fernambuc.

La province qui suit celle de Maragnan, et qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulières.

Le Fernambuc propre, donné en 1527 à Édouard Coelho, fut réuni, comme conquête, à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandais.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraíba ; mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transportèrent en 1560, et furent asservis en 1597, par les Français, qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III

fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emmanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entièrement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tardèrent pas à exploiter.

On ignore à qui et en quel temps Tamaraca avait été accordé ; mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la rivière Saint-François et par divers rameaux des Cordelières ; ses côtes offrent un peu de coton ; aucune contrée de ces régions n'offre autant et d'aussi bon sucre que ses plaines bien arrosées ; ses montagnes sont remplies de bêtes à cornes qui lui fournissent une grande quantité de cuirs ; il fournit seul le bois du Brésil.

L'arbre qui le donne n'est pas bien connu des botanistes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le brésillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit assurent qu'il est élevé, très-branchu, et couvert d'une écorce brune, chargée d'épines ; ses feuilles sont composées d'une côte commune, qui supporte quatre ou six côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes, luisantes et semblables aux

feuilles de buis. Les feuilles, disposées en épis, vers les extrémités des rameaux, sont petites et plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq divisions, dix étamines et cinq pétales, dont quatre sont jaunes, la cinquième est d'un beau rouge; leur pistil devient une gousse oblongue, aplatie, hérissée de pointes et remplie de quelques semences rouges.

L'aubier de cet arbre est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour et prend bien le poli; mais son principal usage est dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terrains les plus arides, les rochers les plus escarpés sont les lieux où il se plaît davantage.

Le commerce de ce bois est en monopole, et c'est pour la maison de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étaient obligés d'en recevoir annuellement, dans les magasins du gouvernement où il est déposé à son arrivée du Brésil, trente mille quintaux, à 50 livres le quintal. Des expériences suivies ayant démontré que la consommation de l'Europe ne s'élevait pas à cette quantité, il fallut la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contrat actuel, qui est dans les mains de deux négocians anglais établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit, le vendent dans Lisbonne même un million de livres, font des

frais pour 128,000 livres, et gagnent par conséquent 72,000 livres.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cent soixante-cinq blancs, trente-neuf mille cent trente-deux nègres ou mulâtres, et trente-trois mille sept cent vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades suffisantes pour les petits bâtimens : celle du récif, qui sert de port à Olinde, en peut recevoir de plus considérables; mais ils n'y sont ni commodément, ni en sûreté.

A environ soixante-dix lieues de ses côtes, mais dans sa dépendance, est l'île Fernando de Noronha, découverte en 1502 par Améric Vespuce. Les Portugais, qui s'y établirent dans la suite, ne tardèrent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne soupçonnant, dans la suite, que la compagnie française des Indes orientales avait le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils sont munis d'une artillerie redoutable, et défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les six mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis, très-pauvres, et les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne et profonde, aucune culture n'y a prospéré, parce que les pluies se font attendre trois et quatre ans. Depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'avril, tout vit de tortues; elles disparaissent ensuite, et l'on n'a de ressources que les subsistances envoyées du continent. L'île a deux rades foraines,

où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté, lorsque les vents de nord et ceux d'ouest ne soufflent pas.

xix.  
État du gou-  
vernement  
de Bahia.

Le gouvernement de Bahia est terminé au nord par la rivière Saint-François, au sud par la rivière Doce, à l'est par la rivière Preto, une des branches de la rivière Verte. Il est composé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues; de la capitainerie de Itheos, qui cessa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorés l'eurent détruite; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho; et du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particulière.

San-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut long-temps du Brésil entier. On y arrive par la baie de Tous-les-Saints, dont l'ouverture est de deux lieues et demie; chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage; sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites îles remplies de cotonniers, et qui forment une perspective agréable; le fond, qui est resserré et à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes: il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement

en est d'autant plus riche et plus somptueux, que le luxe des habits est sévèrement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, et qui, depuis 1749, s'observe dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent, et des galons dans le vêtement. La passion pour le faste, que les lois ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant: riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter soi-même, sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solennités: personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne

les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs mères, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité; mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infâme métier de courtisanes: c'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, surtout quand, achetées par le sang et par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances et les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns, la superstition des autres, l'avarice au dedans et le faste au dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les sensations sont promptes et impétueuses; les défiances qui accompagnent la faiblesse; une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin des plaisirs et des affaires; tous les vices qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quel-

quefois des peuples vertueux, peuvent, sinon épurer et réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jeter un vernis d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, et le mépris du vice grossier.

Quoique San-Salvador ait cessé d'être la capitale du Brésil, sa province est encore la plus peuplée de la colonie: on y compte trente-neuf mille sept cent quatre-vingt-quatre blancs, quarante-neuf mille six cent quatre-vingt-treize Indiens, soixante-huit mille vingt-quatre nègres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions, et a sur elles l'avantage de la baleine et du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Brésil: tous les Portugais de l'ancien et du Nouveau-Monde jouissaient originellement du droit naturel de s'y livrer; mais depuis longtemps elle est sous un privilège exclusif, acheté par une société formée à Lisbonne, et qui fait ses armemens à Bahia. Son produit annuel est actuellement de trois mille cinq cent trente pipes d'huile, qui, au prix de 175 livres la pipe, rendent 617,750 livres; et de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 livres le quintal, font 313,500 livres: ces deux sommes réunies forment donc un total de 931,250 livres. Les monopoleurs donnent 300,000 livres au gouvernement: leurs dépenses

n'excèdent pas 268,750 livres, et leurs bénéfices s'élèvent à 362,500 livres.

On doit se résoudre à perdre entièrement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées et plus loin encore. La cour de Lisbonne devrait même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses îles du Cap-Vert, et dans les autres îles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Brésil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia : il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, et plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissait depuis long-temps la province, lorsque les taxes dont on l'accabla à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignèrent. Les marchés étrangers en demandaient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisaient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits, qui s'élevaient à 27 livres 12 s. par cent pesant, et cette culture reprit sur-le-champ son activité : le colon reçut alors pour sa denrée 22 livres 16 sous du quintal, au lieu de 12 livres 10 sous qui lui revenaient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 liv. ; il en passe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal, qui, à leur entrée, sont vendus 40 liv. le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 livres : les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 livres.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs ; mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2 s. 6 d. par quintal : c'est de là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le livrer aux nations étrangères. Gènes emporte celui de première qualité ; l'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde ; Hambourg se contente du moins estimé : c'est ce dernier que prennent aussi les Français et les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance ; mais la cour de Madrid, qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent, auquel il les paie neuf sous la livre.

Le Portugal, Madère et les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement pour fumer, que sept cent quatre mille pesant, qui, à raison

de 5 liv., doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment en poudre, que cinq cent vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 liv. : en tout 7,480,000 liv. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique et aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole, mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie chaque année pour ces régions éloignées; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

xx.  
État du gou-  
vernement  
de  
Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce, et finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre, et n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofrio et de Paraiba du sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, et rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languissent long-temps dans cette vaste et belle province : elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'était;

mais depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guatacazes. Douze plantations modernes d'excellent indigo, en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande, fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines et de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze espèces de bois de teinture, qui ne tarderont pas à être coupés, et quatre ou cinq espèces de gomme qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata et de tocun, qui pouvaient servir à faire des voiles et des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbuste infiniment plus propre à ces usages, et qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune et quelquefois violet : la première de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-six mille deux cent vingt-six Indiens, cinquante-quatre mille quatre-vingt-onze nègres.

Les richesses que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil et le séjour du vice-roi.